

XII.

Il est peu de cités qui possèdent autant de promenades charmantes que l'ancienne capitale de la Bretagne. De quelque côté que vous tourniez vos pas, vous êtes sûr d'y rencontrer des allées verdoyantes ou des jardins fleuris, ouvrant devant vous leurs oasis embaumées. On con-

çoit, rien qu'en parcourant ses parcs publics, que Rennes ait produit, dans ces dernières années, tant de jeunes poètes intimes et mélancoliques (*). C'est, en effet, par excellence, la ville de l'élégie. Tout vous y pousse; on la sent dans l'air du Champ-de-Mars, on la respire sous les dômes gazouillans du *Thabor*; elle s'exhale aux bords du *Mail* avec les parfums du soir, alors que l'odeur du foin coupé vient des prairies, et que les chants des *filles repenties* s'élèvent des buttes éloignées de Saint-Cyr. A Rennes, la rêverie trouve partout des asiles muets, des retraites ombreuses où le vers peut germer et éclore. Rien ne manque à ses promenades, pas même la solitude, car à peine si vous y rencontrez, de loin en loin, quelque penseur solitaire, qui, la tête baissée, pousse

(*) MM. Boulay-Paty, Lucas, Turquet.

devant lui, avec distraction, les feuilles dont la terre est jonchée.

C'est seulement aux jours de fêtes que la population de Rennes, naturellement casanière, sort pour visiter ses promenades. Alors vous voyez celles-ci couvertes de jeunes hommes que l'étude a rendus chauves avant le temps, et de femmes à la ravissante langueur, tenant par la main des enfans beaux et frêles. Au milieu de cette foule pensive et pâle, s'agite la jeunesse des écoles, vive, bruyante, hardie; puis le peuple sérieux et fort; puis les jeunes ouvriers à la marche furtive, aux regards détournés, aux sourires retenus.

C'était un de ces jours de fête; les promeneurs parcouraient à flots pressés les longues allées du *Mail*. Un de ces soleils qui

semblent vous appeler et auxquels tout s'épanouit, un joyeux soleil d'hiver faisait étinceler le givre à la cime des tilleuls. La teinte uniforme des campagnes blanchies n'était variée que par l'ombre des nuages qui passaient au ciel. Saint-Cyr montrait à l'horizon son vieux monastère à demi caché sous les neiges, et, sur la rivière devenue solide, on voyait glisser les patineurs et les traîneaux chargés de femmes parées.

Attirée par ce dernier spectacle, la foule s'était pressée sur les bords de la promenade et suivait des yeux, avec curiosité, tous les détails de cette scène animée, distribuant tour à tour aux acteurs, ou ses rires ironiques ou ses applaudissemens. Mais, parmi les patineurs, il en était un qui réunissait tous les suffrages et excitait au plus haut degré l'intérêt; c'était Arthur Boissard.

Vêtu d'une élégante polonaise garnie de riches fourrures, il courait sur la glace en décrivant mille courbes gracieuses, mille voltes charmantes, et, par instans, sa taille souple se balançait si aérienne dans ces élans merveilleux, qu'il semblait prêt à prendre son vol.

Cependant, après avoir épuisé tous les caprices de son adresse, dans une de ses courses nonchalantes le long du rivage, le jeune homme aperçut un groupe de femmes qui venaient d'arriver et qui regardaient.

Il s'avança précipitamment vers elles en saluant :

— Vous faites merveille, M. Boissard, lui dit la plus vieille, qui paraissait être la mère des deux autres.

— La glace est magnifique, madame, et les plus maladroits sont habiles aujourd'hui; on se sent des ailes aux pieds.

— C'est donc un grand plaisir que de glisser ainsi? demanda une des jeunes filles.

— Un plaisir dont rien ne peut donner d'idée: on se sent aller sans faire de mouvement, comme si l'on était transporté sur un char de fées.

— Cela doit être étrange, je voudrais savoir patiner.

— Rien de plus facile; si madame votre mère veut permettre à mademoiselle votre sœur et à vous de descendre dans un traîneau, je puis vous faire faire un voyage sur la glace.

— Oh! nous aurions trop peur, s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles en regardant tour à tour la glace et leur mère.

— Il peut y avoir du danger, observa celle-ci.

— Aucun, Madame; cette glace porterait de l'artillerie; d'ailleurs, nous ne nous éloignerons pas de cet endroit. Permettez un essai, je vous en supplie.

Après quelques nouvelles objections de la vieille dame et quelques nouvelles expressions de frayeur de la part des jeunes filles, la première consentit enfin, et Arthur courut chercher un traîneau.

Les deux sœurs s'y placèrent, et bientôt on

les vit glisser légèrement et fuir vers le bas de la rivière.

Arthur semblait diriger le traîneau avec une attention pleine de sollicitude et y employer toute son habileté; il lui fit décrire plusieurs cercles, ralentit sa course, puis la reprenant plus rapide, emporta, avec la promptitude de l'éclair, le char fragile qui ne s'arrêta qu'au rivage, devant le lieu même où la mère attendait.

Les deux jeunes filles descendirent à moitié riantes, et toutes rouges encore de plaisir et d'effroi. En sortant, la plus jeune chancela; Arthur étendit les mains pour la soutenir, et elle se trouva presque renversée dans ses bras. Leurs yeux se rencontrèrent dans ce moment; ils se lancèrent un regard plein d'amour.

— C'est un bien beau jour pour moi, dit Arthur tout bas, en reconduisant la jeune fille au rivage.

Celle-ci n'osa répondre, mais elle pressa légèrement la main qui tenait la sienne. Ils étaient arrivés près de la mère.

— Tu parais tout étourdie, Clara, dit celle-ci.

L'enfant rougit et quitta le bras d'Arthur. Les trois femmes causèrent encore un instant avec le jeune homme, puis elles s'éloignèrent.

Boissard resta assez long-temps immobile près du rivage, les suivant des yeux; mais, comme s'il fût sorti tout à coup de quelque rêverie, il s'élança de nouveau sur la glace

et se mit à la parcourir avec plus de rapidité que jamais. Cependant il était facile de voir, à l'irrégularité de ses mouvemens, qu'une pensée étrangère l'occupait; il semblait se laisser conduire par ses patins et ne plus songer à ce qu'il faisait.

Dans ses évolutions distraites, il s'élança le long d'un des canaux qui longent le *mail*, et dont la glace, plus faible, n'avait point encore été tentée par les patineurs. A peine y eut-il fait quelques pas, qu'un léger craquement se fit entendre; la glace fléchit sous lui, et il enfonça.

Un cri, partit à quelques pas, et une femme se précipita vers le canal, les bras tendus; la glace, déjà brisée, céda sous ses pieds.

— Louise, Louise, n'avancez pas, cria Boissard.

Mais il n'était plus temps; la glace s'affaissa davantage, la jeune fille fit encore quelques pas et tomba dans les bras d'Arthur.

Par un mouvement naturel, celui-ci étendit la main pour se retenir à quelque chose et rencontra un tronc d'arbre qu'il saisit.

— Ne bougez pas, dit-il, ou nous sommes perdus.

On était accouru de tout côté, des secours arrivèrent; Louise et Arthur furent bientôt ramenés au rivage.

Mais Louise était folle de trouble, de frayeur et de joie. Les deux bras passés au tour du cou d'Arthur, elle ne voulait plus s'en détacher ; elle l'appelait en pleurant, le couvrait de baisers, le serrait contre sa poitrine en répétant qu'il était sauvé : la foule écoutait, étonnée et attendrie.

Cependant Boissard, honteux d'être ainsi en spectacle, faisait tous ses efforts pour apaiser la jeune fille. Il réussit enfin à modérer ses transports, et il allait la faire sortir du cercle qui s'était formé autour d'eux, lorsque son nom, prononcé à ses côtés avec un accent de surprise, le fit se détourner ; Clara était là avec sa sœur et sa mère, fixant sur lui des yeux béans et irrités.

Arthur rougit, puis devint pâle. Il laissa

tomber la main de Louise et baissa les yeux ; quand il les releva, les trois femmes avaient disparu.

Le jeune homme fit un geste de désespoir, et, saisissant rudement le bras de sa maîtresse, il l'entraîna loin de la foule.